

qui frappa les yeux de Moïse, au sommet au mont Phasgah, et dans l'ivresse de leur enthousiasme, ils s'écrièrent : « Voilà la terre promise (13) ! »

Mais à ces transports succédèrent bientôt des réflexions d'une nature bien différente. De toutes parts se révélait l'empreinte d'une civilisation et d'une puissance bien supérieures à tout ce qu'on avait affronté jusqu'alors. Les plus timides, découragés à cette vue, craignirent de s'engager dans une lutte trop inégale et demandèrent, comme ils avaient déjà fait en plusieurs occasions, qu'on les reconduisit à Vera-Cruz. Mais de tels sentiments n'avaient point accès dans l'âme ardente de Cortés. Les brillantes dépouilles étalées à ses pieds ne firent qu'enflammer son ambition ; et l'anxiété bien naturelle qu'il put éprouver un moment en songeant aux chances formidables qu'il avait contre lui, se dissipa bientôt pour faire place à la confiance, lorsqu'il reporta ses regards sur les rangs de ses vétérans. Leurs visages hâlés et leurs armures fatiguées rappelaient les batailles qu'ils avaient gagnées et les obstacles qu'ils avaient surmontés, tandis que ses braves alliés, excités par la vue du pays de leurs ennemis, semblaient, comme les aigles de la montagne, prêts à fondre sur leur proie. Employant tour à tour les raisons, les prières, les menaces, Cortés s'efforça de raffermir le moral ébranlé de ses soldats, et les conjura de ne pas songer à la retraite, à présent qu'ils touchaient au but de leurs travaux et que les portes d'or s'ouvraient pour les recevoir. Il fut dignement secondé dans ses efforts par ses intrépides cavaliers, à qui l'honneur était aussi cher que la fortune : l'enthousiasme des chefs finit par se communiquer jusqu'à un certain point aux esprits les plus indifférents, et le général eut la satisfaction de voir ses colonnes,

(13) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 41.

Ce trait rappellera sans doute au lecteur la vue mémorable des belles plaines de la Lombardie, qu'Annibal montra à ses soldats, après une marche semblable à travers les défilés sauvages des Alpes, et le tableau qu'en a tracé le prince des peintres d'histoire, Tite-Live, *Hist.*, lib. 21, cap. 35.

un moment indécises, se remettre joyeusement en marche, pour descendre les pentes de la sierra (14).

A mesure qu'on avançait, les bois s'éclaircissaient et faisaient place aux cultures ; on découvrait, entourés de masses de verdure et d'ombrage, des hameaux, dont les habitants, venant à la rencontre des troupes, leur faisaient accueil. Ils se plaignaient amèrement de Montézuma, et surtout de la barbarie avec laquelle il enlevait leurs jeunes hommes pour recruter ses armées, leurs filles pour son harem. Cortés remarqua ces symptômes, et reconnut avec joie que « le trône des montagnes » du grand Montézuma était en effet assis sur un volcan plein d'éléments actifs de combustion, qui pouvaient d'un moment à l'autre faire explosion. Il rassura les naturels mécontents, leur dit qu'il était venu pour mettre un terme à leurs maux, et les engagea à compter sur sa protection. Il profita en même temps de leurs dispositions favorables pour répandre parmi eux, par l'intermédiaire du père Olmedo et autant que le permettaient les circonstances, quelques semences d'instruction religieuse.

Il poursuivit sa marche à petites journées, souvent retardé par la foule des habitants curieux qui se pressaient sur la route pour voir les étrangers, et s'arrêtant dans tous les lieux qui présentaient quelque intérêt ou quelque importance. Il reçut pendant cette marche une nouvelle ambassade de la capitale. Elle se composait de plusieurs seigneurs aztèques, chargés comme à l'ordinaire de présents considérables en or et de riches vêtements, délicatement tissés de fourrures et de plumes. Le message de l'empereur était rédigé, comme les précédents, dans des termes humbles et presque suppliants. Il allait jusqu'à offrir une prime pour le départ des Espagnols, promettant en ce cas quatre charges d'or au général, et une à chacun des capitaines (15), indépendamment d'un tribut an-

(14) Torquemada, *Monarch. ind.*, ubi supra. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 3. Gomara, *Crónica*, cap. 64. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5.

(15) Une charge était, pour un tamane mexicain, d'environ cinquante

nuel à leur souverain : tant l'esprit altier et naturellement courageux du monarque barbare avait été subjugué par la superstition !

Mais l'homme que l'aspect des armées ennemies n'avait pu intimider, ne devait pas laisser fléchir sa résolution devant des prières efféminées. Il reçut les envoyés avec son urbanité ordinaire, leur déclarant qu'il ne saurait comment se justifier aux yeux de son propre souverain, s'il se retirait sans avoir rendu visite à l'empereur dans sa capitale. On s'entendrait beaucoup mieux dans une entrevue personnelle que par des négociations conduites de loin. Les Espagnols venaient dans un esprit de paix, Montézuma en aurait la preuve ; mais dans tous les cas, si leur présence lui était à charge, il leur serait facile de l'en débarrasser (16).

Pendant le monarque aztèque était en proie aux plus sombres appréhensions. Il s'était flatté que l'ambassade dont nous venons de parler parviendrait aux Espagnols avant qu'ils se fussent engagés dans les montagnes : lorsqu'il apprit que les montagnes étaient déjà derrière eux, que ces redoutables étrangers poursuivaient leur marche à travers la vallée, qu'ils étaient aux portes même de sa capitale, la dernière lueur d'espoir s'éteignit dans son âme. Semblable à un homme qui se trouve tout à coup au bord d'un précipice, son trouble ne lui permettait ni de rassembler ses idées, ni même de comprendre sa position. Il était sous le coup d'une inflexible destinée, devant laquelle se brisaient toutes les prévisions et toutes les mesures. On eût dit que ces êtres étranges, — cette poignée d'hommes, — qui avaient ainsi fait irruption dans son empire, étaient tombés de quelque lointaine planète, tant, par leur aspect et leurs manières, ils différaient de tout ce qu'il avait

livres, ou huit cents onces. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 69, note.

(16) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 12. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 73. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 3. Gomara, *Crónica*, cap. 64. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 33, cap. 5. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 87.

jamais vu ; tant ils étaient supérieurs en force, en science et dans toutes les ressources de la guerre, aux peuples réunis de l'Anahuac ! Ils étaient maintenant dans la vallée. Cette énorme barrière de montagnes dont la nature bienveillante l'avait entourée, était franchie. Les visions dorées de repos et de sécurité au sein desquelles il s'était si longtemps bercé, le souverain pouvoir qu'il avait hérité de ses ancêtres, son vaste empire, tout allait s'évanouir à la fois. Il semblait être poursuivi par quelque rêve terrible ; — il allait, hélas ! se réveiller pour subir une réalité plus terrible encore.

Dans un paroxysme de désespoir, il s'enferma dans son palais, refusa toute nourriture, et chercha quelque soulagement dans les prières et les sacrifices : mais les oracles restaient muets. Il eut alors recours à un expédient plus rationnel, et convoqua en conseil ses principaux et plus anciens nobles. La même divergence d'opinions qui avait autrefois éclaté dans le conseil s'y manifesta de nouveau. Son neveu Cacama, le jeune roi de Tezcucó, lui conseilla de recevoir avec courtoisie les Espagnols, comme ambassadeurs d'un prince étranger, titre qu'eux-mêmes s'étaient donné. Cuiclahua, frère de Montézuma, d'un caractère plus belliqueux, engagea vivement ce prince à rassembler toutes ses troupes et à repousser l'ennemi de sa capitale, ou à mourir les armes à la main. Mais l'idée de cette lutte décisive était en ce moment au-dessus des forces du monarque. L'air morne et les yeux baissés, il s'écria : « A quoi bon résister, lorsque les dieux se sont déclarés contre nous (17) ? Je plains le sort des vieillards et des infirmes, des femmes et des enfants, trop faibles pour combattre ou pour fuir. Quant à moi et aux braves qui m'entourent, il faut nous découvrir la poitrine et affronter l'orage comme nous le pourrons ! » Telles sont les tristes paroles par lesquelles l'empereur exhala, dit-on, l'amertume de sa douleur. Il eût été plus glorieux pour

(17) Ce n'est pas ainsi que pensait le héros romain :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni !

LUCAIN, lib. 1, v. 128.

lui de mettre sa capitale en état de défense et de se préparer, comme le dernier des Paléologues, à s'ensevelir sous ses ruines (18).

Il se disposa immédiatement à envoyer aux Espagnols une dernière ambassade, pour leur ouvrir en quelque sorte les portes de Mexico : le prince de Tezcuco, son neveu, était à la tête de cette députation.

Cependant l'armée chrétienne s'était avancée jusqu'à Amaquemecan, ville bien bâtie et qui comptait plusieurs milliers d'habitants. Les Espagnols furent bien reçus par le cacique, logés dans des bâtiments construits en pierre, spacieux et commodes, et à leur départ ils reçurent, entre autres cadeaux, une somme d'or estimée trois mille *castellanos* (19). Après être restés deux jours dans cette ville, ils descendirent, au milieu de belles plantations de maïs et de mageys (qu'on pourrait appeler la vigne des Aztèques), vers le lac de Chalco. Leur première halte fut à Ajotzinco, autre ville d'une étendue considérable et dont une grande partie était alors construite sur pilotis : c'était le premier exemple que les Espagnols eussent encore vu de cette architecture maritime. Les canaux dont la ville était sillonnée au lieu de rues présentaient un tableau animé, en raison de la multitude de barques qui les parcouraient en tous sens, chargées de vivres et d'approvisionnements de toute espèce. Les Espagnols furent particulièrement frappés de l'architecture élégante et de la distribution commode des maisons, bâties en pierre pour la plupart, et de l'air général d'aisance, et même de luxe, qui régnait à Ajotzinco.

Quoique accueilli avec toutes les démonstrations possibles d'hospitalité, Cortés trouva quelque sujet de méfiance dans l'empressement du peuple à voir les Espagnols et à s'appro-

(18) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 13. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 44. Gomara, *Crón.*, cap. 63.

(19) « El señor de esta provincia y pueblo me dio hasta quarenta esclavas, y tres mil castellanos, y dos dias que alli estuve nos proveyó muy cumplidamente de todo lo necesario para nuestra comida. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 74.

cher d'eux (20). Non contents de les regarder passer, il y en avait qui se glissaient jusque dans leurs quartiers, et quinze à vingt pauvres Indiens furent tués par les sentinelles comme espions. Cependant, autant qu'on en peut juger à la distance où nous sommes de ces événements, il ne paraît pas que ces soupçons fussent réellement fondés. La jalousie manifeste de la cour et les avis que les Espagnols avaient reçus de leurs alliés, en mettant avec juste raison le général sur ses gardes, semblent avoir donné, du moins en cette circonstance, une irritabilité excessive à son sentiment du danger (21).

Le lendemain matin de bonne heure, comme l'armée se préparait à quitter Ajotzinco, arriva un courrier, qui apporta au général la prière de différer son départ jusqu'après la visite du roi de Tezcuco, qui venait au-devant de lui. Ce prince, en effet, ne tarda pas à paraître, porté dans un palanquin richement orné de feuilles d'or et de pierres précieuses, avec des colonnettes d'un travail curieux, supportant un dais de plumes vertes, couleur favorite des monarques aztèques. Il était accompagné d'une suite nombreuse de nobles et de serviteurs. Lorsqu'il fut arrivé devant Cortés, il descendit de son palanquin, tandis que ses officiers empressés balayaient la terre devant lui. C'était un jeune homme d'environ trente-cinq ans, à la démarche noble et à l'air agréable. Il fit le salut mexicain en usage à l'égard des personnes d'un rang élevé, en touchant la terre avec sa main droite et la portant ensuite à sa tête. Cor-

(20) « De todas partes era infinita la gente que de uno cabo é de otro concurrían á mirar á los Españoles, é maravillabáanse mucho de los ver. Tenían grande espacio é atención en mirar los caballos ; decían, « estos son teules, » que quiere decir demonios. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, lib. 33, c. 43.

(21) Cortés s'en exprime assez froidement dans le compte qu'il rend à l'empereur de cette affaire. « E aquella noche tuve tal guarda, que así de espías, que venían por el agua en canoas, como de otras, que por la sierra abajaban, á ver si había aparejo para executar su voluntad, amaneciéron casi quinci, ó veinte, que las nuestras las habían tomado, y muerto. Por manera que pocas volviéron á dar su respuesta de el aviso que venían á tomar. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 74.

tés l'embrassa au moment où il se relevait, et le jeune prince l'informa qu'il venait, comme représentant de Montézuma, pour l'assurer que les Espagnols étaient les bienvenus dans sa capitale. Il offrit ensuite au général trois perles d'une grosseur et d'un éclat extraordinaires. Cortés, en retour, passa au cou de Cacama une chaîne de verre taillé, qui, dans un pays où le verre était aussi rare que les diamants, pouvait être considérée comme ayant la même valeur réelle. Après cet échange de politesses et les protestations les plus amicales et les plus respectueuses de la part de Cortés, le prince indien se retira, laissant les Espagnols frappés de la pompe de son cortège et de la dignité de sa personne (22).

L'armée, reprenant sa marche, côtoya les bords méridionaux du lac de Chalco, alors ombragés par de beaux bois, et par des vergers chargés des fruits de l'automne, aux noms inconnus, mais aux vives et séduisantes couleurs. Le plus souvent, elle traversait des champs cultivés, couverts de jaunes et ondoyantes moissons, et arrosés au moyen de saignées pratiquées dans le lac voisin : partout on voyait les traces d'une industrie soigneuse et économe, indispensable à l'existence d'une grande population.

Quittant la terre ferme, les Espagnols s'avancèrent sur la grande digue ou chaussée, de quatre à cinq milles de longueur, qui sépare le lac Chalco du Xochicalco à l'ouest. Cette digue n'avait, dans sa partie la plus resserrée, qu'une lance de largeur, et dans quelques endroits elle pouvait donner passage à huit cavaliers de front. C'était un massif solide de pierre et de chaux, qui parut aux Espagnols une des constructions les plus remarquables qu'ils eussent encore vues.

(22) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 75. Gomara, *Crónica*, c. 64. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 85. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33. cap. 5.

« Llego con el mayor fausto, y grandeza que ningun señor de los mexicanos acciamos visto traer... y lo tuvimos por muy gran cosa : y platicamos entre nos otros, que quando aquel cacique traia tanto triunfo, que haria el gran Montezuma? » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 87.

Comme ils cheminaient le long de cette chaussée, ils purent jouir du spectacle animé d'une multitude d'Indiens, montés dans de légères pirogues et se croisant en tous sens, avides d'apercevoir les étrangers, ou portant aux villes voisines les productions de la campagne. Ils éprouvèrent une vive surprise à la vue des *chinampas*, — ces îles nomades, dont nous aurons l'occasion de reparler plus tard, — revêtues de verdure, de fleurs et de végétation, et flottant, comme des radeaux, à la surface des eaux. Tout le long du rivage, de petites villes et des villages, groupés par blanches masses, et quelquefois s'avancant jusque dans le lac, ressemblaient de loin à des compagnies de cygnes sauvages qui se balancent tranquillement sur les ondes. Un spectacle aussi nouveau était comme une vision féerique pour les Espagnols, qui ne pouvaient le comparer qu'aux scènes magiques de l'Amadis de Gaule (23). Peu de descriptions, soit de l'Amadis, soit de toute autre légende de chevalerie, pouvaient surpasser la réalité qu'ils avaient sous les yeux : mais eux-mêmes, ces hommes exaltés par ces lectures que cite ici Bernal Diaz, ne semblaient-ils pas commencer un roman en action, et marcher sur les traces d'Amadis et de Don Quichotte?

Vers le milieu du lac, l'armée s'arrêta à Cuiclahuac, ville de médiocre grandeur, mais distinguée par la beauté de ses édifices, les plus beaux, dit Cortés, qu'il eût encore vus dans le pays (24). Après y avoir pris quelque nourriture, on se

(23) « Nos quedamos admirados, » s'écrie Diaz dans son étonnement naïf, « y deziamos que parecia a las casas de encantamiento, que cuentan en el libro de Amadis. » Ibid., *loc. cit.* Une édition de ce célèbre roman avait paru avant cette époque en langue castillane, puisque le prologue de la deuxième édition, de 1521, parle d'une précédente, sous le règne des « souverains catholiques. » Voir Cervantes, *Don Quixote*, éd. Pellicer. Madrid, 1797, t. 1, *Discurso preliminar*.

(24) « Una ciudad, la mas hermosa, aunque pequena, que hasta entonces habiamos visto, assi de muy bien obradas casas, y torres, como de la buena orden, que en el fundamento de ella habia por se armada toda sobre agua. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 76. Les Espagnols donnèrent à cette

remit en marche sur la digue. Quoiqu'elle fût plus large dans cette section septentrionale, les troupes se trouvèrent fort gênées par la foule des Indiens, qui, ne se contentant pas de les regarder de leurs canots, grimpaient sur la chaussée, et en bordaient les deux côtés. Le général, craignant que le désordre ne se mit dans ses rangs, et qu'une trop grande familiarité n'affaiblît cette crainte respectueuse dans laquelle il convenait de maintenir les indigènes, se vit contraint d'avoir recours non-seulement aux ordres, mais aux menaces, pour se frayer un passage. Il trouva, du reste, en approchant de la capitale, un notable changement dans les sentiments manifestés à l'égard du gouvernement. On ne parlait plus que de la grandeur et de la magnificence de Montézuma : quant à ses actes d'oppression, il n'en était pas question. Contrairement à l'usage, on eût dit que le respect qu'on portait à la cour était plus grand dans son voisinage immédiat.

Quittant la chaussée, Cortés descendit sur cette étroite langue de terre qui sépare les eaux du Chalco de celles du lac de Tezcuco, mais qui se trouvait alors au centre d'une vaste inondation (25). L'armée traversa cette péninsule et arriva à la résidence royale d'Iztapalapan, où l'on comptait, suivant Cortés, de douze à quinze mille maisons (26). Cette ville était gou-

ville aquatique le nom de Venezuela, ou petite Venise. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., partie 2, cap. 4.

(25) M. de Humboldt, dans son admirable carte de la vallée de Mexico, a indiqué par une ligne ponctuée les limites conjecturales de l'ancien lac, *Atlas géographique et physique de la Nouvelle-Espagne*. Paris, 1811, carte 3. Malgré tout le soin qu'il a apporté à ce travail, il n'est pas toujours facile de concilier sa topographie avec les itinéraires des conquérants, tant la face du pays a changé, par suite de causes naturelles et artificielles. Mais il est à peu près impossible de mettre leurs relations d'accord avec les cartes de Clavigero, de Lopez, de Robertson et autres, qui défient également la topographie et l'histoire.

(26) Plusieurs écrivains parlent d'une visite faite par les Espagnols à Tezcuco, dans leur marche sur la capitale. Torquemada, *Monarch. ind.*, l. 4, cap. 42. Solis, *Conquista*, lib. 3, cap. 9. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 7, cap. 4. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 74. Cet épisode impro-

vernée par le frère de l'empereur, Cuiflahua, qui, pour mieux faire honneur au général, avait invité à l'entrevue qu'il devait avoir avec lui les seigneurs de quelques cités voisines, appartenant, comme lui, à la maison royale de Mexico. Cette entrevue eut lieu avec beaucoup d'apparat, et après les présents ordinaires d'or et d'étoffes délicates (27), une collation fut servie aux Espagnols dans une des grandes salles du palais. La beauté de l'architecture de la ville d'Iztapalapan excita l'admiration du général, qui, dans la ferveur de son enthousiasme, n'hésite pas à mettre quelques-unes de ses maisons sur la même ligne que les meilleures d'Espagne (28). Elles étaient de pierre, et leurs spacieux appartements avaient des plafonds de bois de cèdre odorant, tandis que les murs étaient tapissés de fines étoffes de coton, teintes de brillantes couleurs.

Mais ce qui faisait l'orgueil d'Iztapalapan, c'était ses célèbres jardins, pour lesquels son seigneur avait prodigué l'or et les soins. Ils couvraient une immense étendue de terrain divisé en carrés réguliers, et les allées qui séparaient ces carrés étaient bordées de treillages, sur lesquels s'élevaient des plantes grimpantes et des arbrisseaux aromatiques, qui embaumaient l'air de leurs parfums. Ces jardins étaient remplis d'arbres à fruit, importés de contrées éloignées, et des fleurs éclatantes qui appartiennent à la flore mexicaine. Toute cette végétation, disposée avec art, se développait dans tout son

ample — qui, soit dit en passant, a fait commettre à ces auteurs quelques inexactitudes, ou plutôt quelques bévues géographiques, — est un fait trop remarquable pour avoir été passé sous silence dans la relation minutieuse de Bernal Diaz, ainsi que dans celle de Cortés, qui n'y font allusion ni l'un ni l'autre.

(27) « E me dieron, » dit Cortés, « hasta tres, o quatro mil castellanos, y algunas esclavas, y ropa, é me hicieron muy ben acogimiento. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 76.

(28) « Tiene el señor de ella unas casas nuevas, que aun no estan acabadas, que son tan buenas como las mejores de España, digo de grandes y bien labradas. » *Rel.*, *ibid.*, p. 77.

luxu, sous l'égalité température du plateau. La sécheresse naturelle de l'atmosphère était modifiée au moyen d'aqueducs et de canaux, qui distribuèrent l'eau dans toutes les parties du terrain.

On y voyait une volière peuplée de nombreuses espèces d'oiseaux, remarquables, dans ces contrées, par l'éclat de leur plumage et de leur chant. Les jardins étaient aussi traversés par un canal qui communiquait avec le lac de Tezcuco, et qui était assez large pour donner accès à de grands bateaux venant de ce lac. Mais la chose la plus merveilleuse était un vaste réservoir en pierre, rempli d'eau à une hauteur considérable, et approvisionné de diverses espèces de poissons. Ce bassin, de seize cents pas de circonférence, était entouré d'une allée, revêtue de dalles en pierre, et assez large pour que quatre personnes pussent y marcher de front. Ses bords étaient ornés de curieuses sculptures, et de larges escaliers descendaient jusqu'à l'eau, qui alimentait les aqueducs dont nous avons parlé, ou qui, s'épanchant en fontaines, entretenait dans l'air une fraîcheur perpétuelle.

Telles sont les descriptions qui nous ont été transmises de ces fameux jardins, à une époque où les établissements consacrés à l'horticulture étaient encore inconnus en Europe (29); et nous pourrions élever quelque doute sur leur existence dans ce pays d'une civilisation incomplète, si elle n'avait été de notoriété publique, et attestée d'une manière si explicite par les conquérants. Mais une génération s'était à peine écoulée après la conquête, que ces lieux si beaux étaient méconnaissables. La ville elle-même était abandonnée, et les bords du lac étaient jonchés des débris de ces édifices qui, jadis, avaient fait son ornement et sa gloire. Les jardins eurent le même sort que la ville. Les eaux, se retirant, cessèrent de les vivifier, et changèrent ces plaines florissantes en un hideux et fétide marais, repaire d'immondes reptiles; les oiseaux aquatiques bâ-

(29) Le premier jardin des plantes fondé en Europe fut, dit-on, celui de Padoue, en 1445. Carli, *Lettres Américaines*, t. 1, let. 21.

tirent leurs nids au milieu des ruines qui avaient été les palais des princes (30)!

Cortés passa la nuit dans la ville d'Iztapalapan. On peut se figurer les idées qui durent se presser en foule dans l'esprit du conquérant, au moment où, entouré de ces preuves irrécusables de civilisation, il se disposait, à la tête d'une poignée d'hommes, à pénétrer dans la capitale d'un monarque pour qui il était — il ne le savait que trop bien — un objet de méfiance et d'aversion. Cette capitale n'était plus qu'à quelques milles de distance; on l'apercevait distinctement d'Iztapalapan. Les longues lignes de ses édifices, étincelant aux feux du soleil couchant, et réfléchies dans les eaux bleues du lac, lui donnaient l'aspect d'une ville enchantée (31).

Cortés se prépara à y faire son entrée le lendemain matin.

(30) *Rel. seg. de Cortés, ubi supra.* Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 44. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 13. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 87.

(31) Les lecteurs de *Madoc* se souviendront ici de la description que fait le poète de la ville d'Aztlan. Voir Southey's *Madoc*, 1<sup>re</sup> partie, chant vi.